

vous. Avez-vous jamais entendu parler d'un endroit appelé Hurlingham ou d'un autre appelé Lord's ?

—Non.

—Tant mieux pour vous, quant à moi, ils me sont odieux.

—Alors, pourquoi y allez-vous ?

—Parce que j'en ai l'habitude et que cela me déplairait beaucoup plus d'être privé de toutes ces choses qui m'horripilent.

—Ainsi, vous avez tout, fortune, position, santé..... et pourtant vous n'êtes pas heureux !

—Aussi, je vous en prie, ma cousine, ne dérangeons pas l'équilibre artistique de l'idylle que vous vivez ici en parlant de la vie de Gilbert Nevyll et des sottes choses qui la composent. Laissez-moi, dans cette vallée enchanteresse, dans tout ce charme rustique, oublier celui qui voudrait cesser d'être Gilbert Nevyll.

—A votre gré, mon cousin. Et combien de temps comptez-vous y rester, dans cette vallée rustique ?

—Serait-ce un congé ?.....—repartit-il en riant, sa belle humeur retrouvée.—Non, n'est-ce pas ? J'ai trop haute idée de votre sens de l'hospitalité. Eh bien, en toute franchise, voilà : je n'avais pas cru venir ici pour plus de vingt-quatre heures ; mais vous ne sauriez croire à quel point ce que je vois m'intéresse à vous,..... aux modifications qu'il faut absolument apporter à votre avenir. Et je prévois qu'il me faudra un peu plus de vingt-quatre heures pour faire..... tout ce que je vois à faire.

—Si votre but est de me persuader d'accepter votre aide, dit Ulrique, en se raidissant à l'instant, — vous pouvez tout aussi bien quitter Glockenau ce soir par la diligence.

—Trop aimable ; mais je n'en ferai rien. Vous paraissez commander à toute la vallée, mais il n'en est pas de même d'un libre citoyen de la libre Angleterre. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi vous auriez le privilège exclusif de l'opiniâtreté. Souvenez-vous que nous sommes du même sang ; à l'exception d'Ernest, vous et les Minart, vous êtes les plus proches parents que j'aie au monde.

—Ernest, avez-vous dit ?

—C'est le fils du pauvre George, mon frère cadet, mort il y a trois ans d'une fluxion de poitrine. Ernest, qui est mon héritier, doit se marier l'été prochain. Il n'était pas bien portant lorsque je suis parti, et malgré moi, je suis un peu inquiet sur son compte.... Mais voilà que je parle encore des Nevyll ! Ce sera la dernière fois. Pour vous, je ne demande qu'une chose : c'est que, lorsque vous me connaîtrez mieux, vous m'accordiez un peu des privilèges fraternels que je réclame comme cousin de votre père.

Ulrique, saisie par ce tour délicat, demeura muette ; il lui eût paru odieux de lui dire brutalement : non,....

mais son intraitable orgueil l'empêcha de dire gentiment : oui....

X

LA LUMIÈRE.

Sir Gilbert Nevyll ne quitta Glockenau ni le lendemain, ni les jours qui suivirent. De la présence de son cousin, Ulrique, la première émotion passée, éprouvait une profonde sensation de repos, et aussi de fierté, car elle était fière de passer à son bras dans le village. Répondant aux saluts d'un signe de tête, elle semblait dire à tous : " Vous m'avez connue seule et abandonnée..... Eh bien, voilà qui vous prouve que je ne suis pas sans appui dans le monde ! " Par les villageois, le baronet anglais fut tout de suite admis comme un fait naturel, étant donnée l'adoption tacite de la comtesse. Seule l'hôtesse du *Soleil d'Or* était émue de cette présence qui lui procurait des bénéfices absolument inespérés.

Entre les deux cousins avait commencé, dès la première heure, et se poursuivait une lutte tenace et prudente, résultant de la ferme volonté de Sir Gilbert de procurer à sa cousine un sort plus digne d'elle, et de la volonté non moins résolue d'Ulrique de refuser tout secours d'argent. Mais cette lutte était discrète et affectueuse : il l'engageait à venir en Angleterre, mais elle prétextait de son indépendance et du respect dont elle était entourée à Glockenau ; alors il proposait de prendre le bail de la ferme qu'Ulrique continuerait à exploiter, mais avec des gens pour la servir ; elle refusait en souriant, ne voulant pas profiter d'un placement qui marquait de façon trop apparente un don de la richesse à la pauvreté.

—Mais, enfin, —s'écriait-il à bout d'arguments, — vous n'êtes pas faite pour la vie que vous menez !

C'était exactement ce que lui avait dit Franzl, le fils de l'aubergiste ; mais ce qui l'avait fâchée dans la bouche du paysan sonnait agréablement, quoiqu'elle résistât, dans celle du gentilhomme. Celui-ci se désolait, car, tout en en disant rien, il souffrait réellement de voir cette créature si belle, si digne de la noblesse de son père, peiner aux rudes et grossiers travaux de cet intérieur misérable de pauvre fermière.

Un jour, il voulut tenter une expérience ; il la supplia, pour lui être agréable, de consentir, au moins pendant qu'ils causeraient, à laisser ses mains actives, si jolies de forme avec leurs fins poignets et leurs doigts si longs, mais à l'épiderme durci par le travail, demeurer quelques moments oisives. Il le demandait avec une si vive insistance qu'un peu surprise, elle y consentit et rejeta la pauvre harde qu'elle ravaudait. Mais, elle ne pouvait pas : malgré elle, ses mains toujours occupées cherchaient du travail.

(A suivre).